

Chapitre 1

— Dites les mots fatidiques et vous serez veuve avant d'avoir été mariée, jeta Giles d'une voix rauque.

Bâtard d'une noble famille bretonne, Giles Fitzhenry était l'un de ces chevaliers plein de force et de courage sans lesquels Guillaume le Conquérant n'aurait jamais réussi à vaincre Harold à la bataille de Hastings.

Le sang de l'estafilade au-dessus de son œil coulait sur sa joue et tombait goutte à goutte sur l'épaule de la damoiselle, mais il continuait de maintenir la pression de son bras. Il lui suffirait d'un mouvement sec pour lui briser le cou, et il jura à haute voix qu'il le ferait si elle achevait de prononcer la promesse sacramentelle.

Se retournant vers la foule qui remplissait la petite chapelle, une foule maintenant silencieuse, il montra la dague pointée sur les côtes de sa captive, afin que nul n'ignore qu'elle mourrait si quelqu'un essayait d'intervenir.

Lady Fayth de Taerford lui saisit le poignet, comme si elle se croyait capable de l'empêcher de la tuer. Elle aurait dû penser aux conséquences de ses actes avant son arrivée — avant que ses hommes et les hommes de Giles s'entre-tuent pour la possession du château. Une prise de guerre. Elle faisait partie du butin, comme tous les biens qui avaient appartenus à sa famille.

Giles fit un signe de tête à Roger, l'un de ses coutilliers.

Celui-ci fit un pas en avant et pointa sa dague sur le cou d'Edmund, l'homme qu'elle avait été sur le point d'épouser.

— Ce château et les terres qui l'entourent m'appartiennent à présent, damoiselle, comme vous m'appartenez. Les mots que vous direz scelleront son destin, une mort lente ou une mort rapide. A vous de choisir.

La jeune femme échangea un regard avec l'homme que Roger tenait en respect, et Giles sentit son corps se détendre avant qu'elle ne consente à s'avouer vaincue. Tout en s'efforçant d'ignorer les courbes douces et féminines de sa captive, il diminua la pression de son bras et abaissa sa dague.

— Alors, êtes-vous toujours décidée à le prendre comme mari à ma place ?

— Non, murmura-t-elle dans le silence mortel qui avait envahi le lieu saint.

Elle avait enfin capitulé. Les hommes de Giles entourèrent ses gens et commencèrent à les faire sortir de la chapelle. Sans lâcher sa prise, Giles désigna Edmund d'un mouvement du menton.

— Tuez-le, ordonna-t-il.

Le prêtre protesta à voix haute, mais les hommes de Giles ignorèrent le vieil homme et s'apprêtèrent à obéir à leur chef. Ce fut la voix douce et calme de Fayth qui arrêta leurs bras.

— Non, messire...

Il la tenait solidement ; néanmoins, elle essaya de se retourner pour lui faire face. Un mouvement qui fit saigner l'estafilade de Giles et tacha davantage encore sa cape de laine. Il desserra son étreinte et elle put poursuivre son plaidoyer.

— Je vous en prie, épargnez-le. Ayez merci, messire. Il n'a rien fait de mal. Je suis la seule coupable.

Elle pencha la tête en arrière, s'offrant en sacrifice à sa fureur.

— Si vous devez tuer quelqu'un, que ce soit moi.

Il devait se dire plus tard que c'était son désir de mettre fin aux effusions de sang qui l'avait incité à céder. Que jamais il n'avait eu l'intention de tuer l'homme que sa fiancée avait cajolé ou ensorcelé pour l'entraîner dans cette folle entreprise destinée à le priver de ses droits sur elle et sur le fief qu'il avait reçu en récompense pour sa vaillance sur le champ de bataille de Hastings. Mais, sur le moment, après avoir croisé son regard, Giles avait su qu'il était prêt à lui accorder tout ce qu'elle lui demanderait. Il poussa un soupir et hocha la tête.

— Conduisez-les, lui et ses hommes, à la limite de mes terres, et rendez-leur la liberté. Mais s'ils osent revenir sur mes terres ou essayer d'entrer en contact avec ma femme, tuez-les sans pitié et sans la moindre hésitation.

Lorsque Roger eut emmené son prisonnier hors de la chapelle, Giles relâcha son étreinte sur Fayth. La jeune femme tâcha de reprendre sa respiration tandis qu'il la poussait vers un autre de ses hommes. Il y avait encore beaucoup à faire et il n'avait pas besoin de l'avoir dans ses jambes.

— Emmène cette damoiselle et trouve-lui un endroit à l'abri.

Levant la main pour la poser sur sa gorge, elle se retourna, comme si elle voulait parler, mais, finalement, ne dit rien. La marque sanglante de la main de Giles maculait son cou et il savait que son gantelet de fer laisserait des bleus sur sa peau blanche et tendre ; cependant, la compassion qu'il commençait à éprouver pour elle s'évanouit quand il vit deux de ses hommes gisant au milieu d'une flaque de sang sur les dalles de pierre de la chapelle.

Il y avait eu beaucoup trop de morts...

Giles croisa de nouveau le regard de Fayth, et la haine qui brillait dans ses yeux verts lui en dit plus que toutes les harangues. Il sourit sombrement, acceptant tacitement le défi qu'elle lui lançait.

— Rien ne doit lui arriver, sauf par mon ordre ou par ma main, ajouta-t-il. Je te tiendrai responsable de sa sécurité.

— Bien, messire, dit le coutillier en entraînant Fayth.

Après avoir fait le tour de la chapelle et s'être assuré que l'on s'occupait des morts et des blessés, Giles se dirigea à grands pas vers le logis seigneurial afin de voir à quoi ressemblait sa nouvelle demeure.

Fayth sentait l'odeur métallique du sang de Giles sur elle, et sa peau était poisseuse là où son gantelet de fer l'avait agrippée. C'était comme s'il avait imprimé sa marque sur elle, afin que tous puissent voir qu'elle lui appartenait, corps et âme. Sa gorge la brûlait et sa poitrine lui faisait mal, tellement il l'avait serrée fort. Tandis que le soudard la traînait à travers la cour du château, elle aperçut Edmund et ses hommes, enchaînés les uns aux autres, comme du bétail. Craignant qu'on ne la châtie si elle essayait de parler à Edmund, elle les regarda, le cœur serré, sortir de la cour la tête basse, encadrés par leurs gardiens.

Reverrait-elle jamais Edmund ? Son nouveau seigneur et maître les relâcherait-il comme il l'avait promis ? Non sans peine, elle ravala ses larmes en suivant des yeux son ami d'enfance. Elle avait au moins réussi à obtenir qu'il ait la vie sauve, mais maintenant que tous ceux qui l'avaient protégée n'étaient plus là, elle était seule pour faire face à ces Normands qui avaient envahi le château et les terres de sa famille.

Soudain, des clameurs attirèrent son attention, et elle vit avec horreur ses gens, les domestiques et les vilains qui habitaient au château, poussés sans ménagement vers la cour des chevaux. Hommes, femmes et enfants. Les soldats de sire Giles allaient d'une maison à l'autre et faisaient sortir toutes les personnes qui s'y trouvaient.

Avaient-ils l'intention de les tuer ? Ils l'appelèrent d'une voix suppliante, blêmes de terreur et les yeux hagards. Que pouvait-elle faire pour les aider, alors qu'elle était elle-même une prisonnière ?

Quand l'un des Normands poussa brutalement la fille de la cuisinière et la fit tomber par terre, elle ne put s'empêcher de réagir. Avec une force qu'elle ne se connaissait pas, elle se dégagea de la poigne de son gardien et, bousculant le Normand qui l'avait fait choir, courut au secours de la jeune Ardith. Aidant la jeune fille à se remettre sur ses pieds, elle eut encore le temps de lui crier de s'enfuir avant que son gardien ne la rattrape. De son côté, l'agresseur d'Ardith achevait de se redresser.

En jurant grossièrement dans son patois normand, un patois que Fayth ne comprenait qu'imparfaitement, l'homme la saisit par le devant de son manteau et la tira vers lui avec une telle violence qu'elle fut soulevée de terre. Ses yeux étincelaient de fureur. Il leva son poing ganté de fer et frappa. Elle rejeta la tête en arrière, mais il la tenait trop solidement pour qu'elle réussisse à éviter le coup.

Une douleur fulgurante lui traversa le crâne, puis elle sombra dans le néant.

Depuis les fenêtres à meneaux de ce qui était désormais sa chambre, Giles Fitzhenry jetait de temps à autre un coup d'œil sur le chaos qui régnait dans la cour d'hon-

neur. Décorée de tentures et meublée rustiquement, la vaste chambre était nantie d'un coin toilette et d'une grande cheminée en pierre et en brique. Conformément à ses ordres, ses hommes rassemblaient les vilains et les domestiques du château ; d'autres soldats contrôlaient les entrées et les routes menant à Taerford.

A la tête de sa troupe, il s'était frayé depuis Hastings un chemin jusqu'à Londres, puis vers l'ouest, à travers des territoires qui, pour la plupart, n'avaient pas encore accepté la défaite de Harold. Guillaume avait commandé à ses capitaines d'avancer à marche forcée, afin de couper l'herbe sous le pied aux rescapés du massacre qui tentaient de s'organiser pour leur résister. D'escarmouche en escarmouche, il lui avait fallu deux semaines pour parvenir au fief qui lui avait été dévolu par le nouveau souverain du royaume d'Angleterre.

Il avait envoyé un messenger à Taerford pour annoncer son arrivée ; malgré cela, la fille de l'ancien lord avait conspiré pour le déposséder de ses droits. Il avait pris d'assaut le château juste à temps pour empêcher son mariage — un mariage qui lui aurait compliqué la tâche en sapant son autorité sur les serfs et les vilains de son fief.

Il eut un sourire satisfait.

A présent, Taerford lui appartenait.

Le logis seigneurial n'était pas très grand, mais il lui suffisait. Ses trois étages distribuaient chacun plusieurs pièces. Outre ce logis, le château comportait des cuisines séparées, des communs, des écuries et divers ateliers et bâtiments. S'il n'était en rien comparable aux puissantes forteresses normandes, il lui plaisait et lui assurerait une certaine sécurité en attendant de remplacer la palissade qui l'entourait par une muraille en pierre, comme l'avait ordonné Guillaume.

Repoussant en arrière son haubert, il chercha un linge pour arrêter le saignement de sa blessure et trouva un carré de tissu sur le lit. Tout en le pressant sur son estafilade, il revint vers la fenêtre afin de s'assurer que ses ordres étaient convenablement exécutés.

Ce qu'il vit le mit en fureur.

Un soldat qu'il avait récemment engagé dans son ost avait saisi une jeune fille par le bras. Bien qu'il se trouvât à une certaine distance, il ne pouvait avoir aucun doute sur ses intentions.

Giles jura. Il avait clairement dit à ses hommes que de tels comportements étaient inacceptables, mais, apparemment, ce soldat, Stephen, laissant libre cours à ses instincts brutaux, avait jeté son dévolu sur cette pauvre fille — presque une enfant !

Il dévala l'escalier et parvint dans la cour juste au moment où Fayth intervenait pour protéger la jeune fille.

Avant que Giles ait eu le temps de crier un ordre, Stephen saisit Fayth par le devant de son manteau, la souleva de terre et leva son poing. Giles lui cria d'arrêter, mais le bruit qui régnait dans la cour l'empêcha de l'entendre. Alors qu'il courait vers lui, le poing de Stephen s'abattit et Fayth s'effondra sur le sol, inanimée. Rouge de fureur, Giles fonça sur Stephen, le fit tomber par terre et se mit à le bourrer de coups de poing et de coups de pied, sans se préoccuper des manants et des soldats qui regardaient la scène, bouche bée.

Puis, se redressant, il se tourna vers ses hommes. Le sang s'était remis à couler de sa blessure.

— André, prends la damoiselle dans tes bras et emporte-la dans mes appartements. Toi, Henri, va chercher sa suivante ou un guérisseur et veille à ce qu'elle soit convenablement soignée. Et surtout, reste auprès d'elle.

Lorsque les deux hommes eurent obéi, il baissa les yeux vers Stephen qui gisait à ses pieds, à demi assommé.

— Quant à toi, ton manque de discipline et ta brutalité ont toujours été ta faiblesse. Je t'ai déjà prévenu plusieurs fois, mais tu n'as pas tenu compte de mes avertissements. Tu connais le tarif, dix coups de fouet.

Deux soldats, sur son ordre, attachèrent Stephen à un piquet après lui avoir ôté sa cotte de mailles et sa tunique. Un silence de mort s'était abattu sur la cour. Tous les manants et les soldats avaient les yeux fixés sur le nouveau maître de Taerford. Giles aurait préféré ne pas être obligé de recourir à ce genre de châtement, mais tout manquement à la discipline devait être châtié sur-le-champ, surtout en temps de guerre. Retirant son gantelet, il prit le fouet que lui tendait Thierry, son capitaine d'armes. Ayant lui-même senti sur sa peau la morsure de la lanière de cuir, il n'usait jamais du fouet sans une bonne raison ; mais la leçon lui avait été salutaire et, grâce à ce traitement, il avait rarement enfreint la discipline imposée par ses chefs.

— Pour tout refus d'obéissance à mes ordres, la punition est de dix coups de fouet, dit-il à la cantonade. Compte-les, Thierry.

Il fit claquer en l'air la lanière, et ce son fit grimacer nombre de visages autour de lui. Puis, se plaçant à bonne distance de Stephen, il administra la punition qu'il avait décrétée. Thierry compta les coups à haute voix, afin que chacun puisse l'entendre. A chaque coup, Stephen émit un grognement de douleur, mais il serra les dents et s'abstint de crier ou de protester. A dix, Giles fit une pause et respira profondément.

— Et dix de plus pour avoir osé porter la main sur lady Fayth.

Ses paroles surprirent tous ceux qui regardaient la scène, et plusieurs exclamations jaillirent.

Il leva de nouveau le bras, et le fouet s'abattit sur le dos du puni. Stephen avait perdu sa maîtrise de soi et, maintenant, il gémissait de douleur à chaque coup. Pendant toute la durée du châtement, personne ne dit un mot ou ne fit un geste.

— Qu'on le détache, dit Giles quand il eut rendu le fouet à son capitaine d'armes. Quand nous aurons fini le travail que nous avons à faire, quelqu'un pourra soigner ses plaies.

Avant s'éloigner, il jeta un regard sévère sur ses hommes. Deux d'entre eux emmenèrent Stephen, tandis que les autres retournaient aux tâches qu'il leur avait assignées.

Giles leva les yeux vers le ciel. Le soleil n'était pas encore au zénith. Le sang continuait de couler de sa blessure et, se mêlant à la sueur, s'insinuait sous sa tunique. Il avait combattu depuis l'aube et il se sentait fatigué. Dès qu'il fut certain que ses hommes maîtrisaient la situation dans la cour, il fit signe à Thierry de le suivre dans le logis seigneurial.

La marche forcée et les combats qu'il avait livrés depuis Hastings à travers l'Angleterre avaient usé ses forces et il n'avait plus envie que d'un bain chaud, d'un repas et d'un bon lit, à l'abri des dangers et des intempéries. Mais s'il en jugeait par le désordre et l'agitation qui régnaient dans le château, ce n'était pas encore aujourd'hui que ses vœux seraient exaucés.

Et il lui fallait encore parvenir à un *modus vivendi* avec sa future épouse... ce qui n'était pas gagné. Loin de là.

*
* *

Quelqu'un allait et venait dans la chambre. Fayth voulut ouvrir les yeux, mais une douleur fulgurante lui traversa le crâne. Elle attendit que celle-ci s'estompe et fit une nouvelle tentative. En vain : les élancements étaient insupportables.

— Madame ?

La voix lui était familière, mais, sur le moment, elle ne parvint pas à la reconnaître.

Elle était incapable de parler. Elle avait l'impression que sa tête allait éclater.

— Il faut vous réveiller, Madame. Il arrive.

Soulevant péniblement sa main, Fayth la passa sur son front et sur son crâne, jusqu'à ce qu'elle ait trouvé la bosse. Ainsi c'était la source de la douleur qui lui transperçait la tête... Protégeant ses yeux avec son bras, afin de ne pas être éblouie par la lumière, elle fit un nouvel effort pour ouvrir les paupières.

Ardith était penchée sur elle, le visage maculé de larmes. Elle tourna la tête vers la porte, puis se retourna vers Fayth, l'air complètement terrorisée. Quand la porte s'ouvrit, elle se leva d'un bond et recula jusqu'à ce que son dos rencontre le mur de la chambre. Fayth s'efforça de garder les yeux ouverts, mais, très vite, tout se mit à tourner autour d'elle et elle dut les refermer.

— Ne vous a-t-on pas dit de vous occuper de sa blessure ? Pourquoi est-elle encore couverte de sang ?

Les mots, prononcés dans un saxon hésitant, résonnèrent dans la pièce. L'estomac de Fayth se noua. Terrifiée, Ardith ne put répondre autrement que par un sanglot étouffé. Fayth devait intervenir, mais la douleur qui lui vrillait le crâne rendait la tâche presque impossible. Malgré tout, elle réussit à ouvrir la bouche.

— Elle n'a pas l'habitude de ce travail, murmura-t-elle, en espérant que cet effort suffirait.

Un effort qui lui retourna l'estomac.

Heureusement, Ardith se rendit compte de ce qui allait arriver. Elle saisit un seau et se précipita vers le lit juste au moment où sa maîtresse commençait à vomir. Quand Fayth eut terminé, elle n'eut pas la force de relever la tête du seau, et elle serait restée dans cette position humiliante si une paire de mains solides ne l'avait pas redressée et aidée à s'allonger sur son lit.

— Débarrassez-moi de ça, maintenant ! tonna la voix masculine.

Un ordre qui n'eut pas l'effet souhaité, car Ardith alla se recroqueviller dans un coin de la chambre.

Le chevalier se dirigea vers la jeune fille et l'injuria dans son patois normand. Puis il y eut un bruit de pas dans le couloir et Emma entra, les bras chargés de linge.

— Vous lui faites peur, Messire, dit-elle en ébauchant une révérence.

Puis elle contourna le chevalier et tendit la main à Ardith.

— Comme vos hommes, ajouta-t-elle.

La vieille servante posa le linge qu'elle avait apporté sur une table, prit le seau et retraversa la chambre en passant devant le chevalier éberlué. Rouvrant la porte, elle tendit le seau à l'un des soldats qui montaient la garde dans le couloir et lui ordonna de l'emporter. Ce fut seulement lorsque le chevalier éclata de rire que l'homme consentit à obéir.

— Tu n'as pas peur, toi, la vieille. Comment t'appelles-tu ?

— Emma est âgée, messire, murmura Fayth. Je vous en prie...

Elle essaya de relever la tête afin d'arrêter l'accès de fureur qui, sans nul doute, allait suivre.

— Oui, je suis vieille, rétorqua Emma sans hésitation. J'aurais pu vous torcher le derrière quand vous étiez encore au berceau !

Pire, elle mit ses mains sur ses hanches et redressa la tête, comme si elle le mettait au défi de prendre des mesures à son encontre. Seigneur Dieu ! Il allait la tuer pour une pareille insolence ! Or, pour la plus grande surprise de Fayth, il laissa échapper un nouvel éclat de rire.

— C'est bien possible, étant donné ton âge et le mien.

Riant toujours, il se tourna vers l'un de ses hommes qui était entré dans la chambre, la main sur la poignée de son épée. Il lui dit deux phrases en normand, trop vite pour que Fayth en puisse comprendre le sens, puis son visage redevint grave.

— Si j'ai ri, cela ne t'autorise pas à continuer tes insolences, femme. Ma tolérance a des limites.

Cette fois, Emma recula et baissa les yeux. Bien qu'elle fût habituée aux manières de sa servante, tout était différent maintenant, et Fayth n'avait aucun moyen de savoir quels mots ou gestes, aussi innocents soient-ils, seraient considérés comme des manques de respect.

— Lady Fayth, vous me rejoindrez dans la grande salle dès que vous serez en état de vous lever, dit-il en saxon, en dardant sur elle un regard impérieux. Nous avons des affaires à régler et elles doivent l'être le plus rapidement possible.

— Mais, Messire..., tenta de protester Emma.

Un geste de la main et un regard noir suffirent à arrêter ses protestations.

— Dans la grande salle. Arrangez-vous pour qu'elle soit prête.

Sagement, Emma opina. Quand la porte se fut refermée

sur Giles Fitzhenry, elle se pencha sur Fayth et fit signe à Ardith de se rapprocher.

— J'ai cru qu'il allait te passer son épée en travers du corps, Emma, dit Fayth. Il ne faut plus que tu le mettes en colère.

La vieille servante secoua la tête.

— Ce nouveau maître, Madame, ne respecte que la force. Si on se montre faible avec lui, on est perdu.

Après avoir nettoyé son visage avec de l'eau fraîche et massé sa bosse au moyen d'un baume apaisant, elle glissa son bras sous ses épaules.

— Montrez-lui que vous êtes forte, vous aussi. Soyez la fille que votre père a toujours su que vous serez.

Fayth aurait aimé avoir l'assurance et la confiance d'Emma, mais la violence des événements de la journée l'avait profondément bouleversée ; et les propos de Giles lui laissaient supposer qu'il allait y avoir des changements dramatiques dans sa vie et dans la vie de ses gens. Edmund avait-il vraiment eu la vie sauve ? Pourrait-il rameuter les hommes qui lui étaient encore fidèles, comme il l'avait prétendu, et reprendre le contrôle de l'Angleterre ?

Ses pensées l'accaparaient tant qu'elle fut surprise lorsque Emma la força à s'asseoir. Une douleur atroce lui traversa le crâne et elle perdit de nouveau connaissance. Ce ne fut que plusieurs heures plus tard qu'elle fut en état de gagner la grande salle. Ses jambes tremblaient tellement qu'Emma dut appeler deux gardes pour l'aider à descendre l'escalier. C'était humiliant, mais la vieille servante lui fit remarquer qu'il valait mieux accepter leur aide plutôt que rouler au bas des marches.

Les yeux baissés, ne songeant qu'à mettre un pied devant l'autre, Fayth ne vit Giles que lorsqu'elle se trouva devant lui. Il la dominait, les sourcils froncés. Les deux hommes

qui la soutenaient la lâchèrent et firent un pas en arrière. Comme elle vacillait, ses yeux furent attirés par un objet brillant attaché à une chaîne autour du cou du chevalier normand. La bague qui avait servi de sceau à son père. Une bague dont son père ne se séparait jamais.

Fayth leva la tête et croisa le regard de Giles. La mine satisfaite du Normand lui confirma, si besoin était, qu'il était conscient de ses droits et de son pouvoir.

Son père était bel et bien mort et cet homme possédait tout ce qui lui avait appartenu.

Une réalité qu'elle ne pouvait pas accepter. Elle voulut lui arracher le sceau, mais il emprisonna sa main avant qu'elle ait réussi à le toucher.

— Il est à moi maintenant. Comme ce château, ses terres et ses gens, vous y compris. Le duc Guillaume m'a nommé baron de Taerford, avec autorité sur tous les biens qui furent ceux de votre père.

A cet instant et malgré la promesse qu'elle avait faite à Emma, Fayth perdit tout courage.

Son père était mort. A la douleur physique s'ajoutait une terrible douleur morale et, le cœur brisé, elle s'effondra sur les dalles.